

Les idées politiques et sociales de George Sand

Pierre Vermeylen

Publié avec l'aide de la Communauté française



Editions de l'Université de Bruxelles

**LES IDÉES POLITIQUES ET SOCIALES
DE GEORGE SAND**

Conformément aux statuts des Editions de l'Université de Bruxelles,
le manuscrit de la présente étude a été soumis à un Comité de lecture
qui en a recommandé la publication.

I.S.B.N. 2-8004-0842-1

D/1984/0171/17

© 1984 by **Editions de l'Université de Bruxelles**
Avenue Paul Héger, 26, 1050 Bruxelles (Belgique)

Imprimé en Belgique

UNIVERSITE LIBRE DE BRUXELLES

**LES IDÉES POLITIQUES
ET SOCIALES
DE GEORGE SAND**

Pierre VERMEYLEN

EDITIONS DE L'UNIVERSITE DE BRUXELLES

1984

*A la mémoire de Sara Huysmans,
qui m'a fait découvrir George Sand,*

*et à Gilberte, ma femme,
qui m'a judicieusement aidé dans ce travail.*

Introduction

En présentant ce livre, il est indispensable de faire quelques réflexions liminaires.

1. On ne peut parler d'une pensée politique et sociale de George Sand en ce sens qu'elle n'a jamais synthétisé ses réflexions dans un exposé doctrinal.

Il n'empêche que les idées qui parsèment une œuvre gigantesque revêtent une continuité qui permet d'en dégager des lignes directrices très nettes.

Les exégètes de George Sand ont eu souvent le tort de découper sa vie en tranches et ses œuvres en périodes. Ses thèses se retrouvent du début à la fin, se recourent et se répondent. Elles peuvent comporter encore pour nous un enseignement précieux.

Au souci didactique d'un classement artificiel correspond le désir, parfois formellement affirmé, d'atténuer ou même de ridiculiser son message.

Ce qui est plus regrettable, c'est que la plupart des commentateurs socialistes l'accusent de trahison en raison de sa condamnation de la Commune qui, pour discutable qu'elle soit, s'inscrit cependant dans la logique de tous ses écrits et ne comporte aucun reniement.

Invoquer à cet égard la versatilité de sa vie amoureuse est tout aussi dénué de fondement. Elle a recherché dans l'amour un absolu qui s'est toujours dérobé, mais après des moments de tension elle n'a jamais renié aucun de ses amants comme elle n'a jamais abandonné aucun de ses amis. Sa fidélité intellectuelle et sentimentale est sans reproches.

2. Les détracteurs de George Sand ont déclaré qu'elle avait été influencée par toutes les opinions, qu'elle s'était contentée de les absorber et de les retraduire.

Il serait plus juste de se reporter à cet égard à l'oraison funèbre d'Ernest Renan :

« On l'aimera, on le recherchera avidement quand il ne sera plus, ce pauvre XIX^e siècle que nous calomnions mais à qui il sera un jour beaucoup pardonné. George Sand alors ressuscitera et deviendra notre interprète. Le siècle n'a pas ressenti une blessure dont son cœur n'ait saigné, pas une maladie qui ne lui ait arraché des plaintes harmonieuses » ¹.

¹ Ernest RENAN, cité par Aline Alcquier. « George Sand », coll : Les Géants », éd. Pierre Charron 1972, p. 129.

L'interprétation de George Sand a son originalité. De nos jours elle reste suggestive. Le cardinal Daniélou n'avait-il pas dit: « George Sand annonçait Vatican II » ².

Nous avons essayé de reproduire les éléments essentiels de sa vue des choses, sans alourdir l'exposé par un commentaire exprimant nos propres opinions. Notre ouvrage est surtout une anthologie qui pourrait prendre comme épigraphe cette réflexion de Pierre de Boisdeffre sur George Sand: « la politique n'a été pour elle qu'une autre forme, et peut-être la plus haute expression de l'amour » ³ et comme justification cette réflexion de George Sand elle — même « moins on met de soi dans la couture mieux vaut la chose » ⁴.

3. Ce travail est une approche, ce n'est pas une somme. L'œuvre de George Sand est si volumineuse (des centaines d'essais, quelque 70 romans, plus de vingt pièces de théâtre) que bien des choses ont pu nous échapper.

Certains ouvrages sont devenus difficilement accessibles; certaines sources sont encore cachées.

La correspondance, malheureusement amputée par bien des destructions, nous a été d'un inestimable secours, notamment grâce à Georges Lubin, jusqu'en 1863 (17 volumes sur 26 à paraître).

Sans lui, nous n'aurions pu entreprendre notre travail. Nous avons cru pouvoir utiliser largement ses précieuses annotations ⁵.

Nous avons groupé les opinions de George Sand sur le féminisme, la religion, l'éducation, l'art et la politique.

Cela posé, nous avons analysé brièvement les vues de George Sand sur l'histoire, sa critique des doctrines contemporaines, pour en arriver à l'exposé de son socialisme.

L'action de George Sand n'est pas négligeable; la fin de notre ouvrage en retracera les différents épisodes.

On s'étonnera peut-être de l'ampleur des citations: elles permettent au lecteur de vérifier les commentaires et d'approfondir notre approche.

² Pierre de BOISDEFFRE, *Revue des Deux Mondes*, 1927, p. 630.

³ *Id.*, p. 627.

⁴ Lettre du 27 mars 1848 à Lockroy, commissaire du gouvernement au Théâtre Français, à propos de la piécette écrite par George Sand pour l'ouverture du théâtre, où elle avait mis bout à bout des sentences de Sophocle, Euripide, Eschyle et Molière. Corr. t. VIII, p. 365 (v. n° 5).

⁵ Cette correspondance figure ici sous le signe: Corr. t, p. La correspondance publiée par Calmann-Lévy qui nous a servi depuis l'année 1863 figure sous les signes : Corr. C.L., t. p.

CHAPITRE PREMIER

Le Féminisme

1. Indiana

Le 19 mai 1832 paraissait Indiana.

Un grand écrivain français s'était révélé.

A quoi était dû son succès foudroyant ?

A un message qui se lisait en filigrane et à l'impétueux jaillissement d'une plume allègre et spontanée.

Le sujet d'Indiana tranche par sa simplicité sur le romantisme de l'affabulation et la faconde du style. Indiana, jeune épouse résignée d'un colonel en retraite s'amourache d'un jeune homme malheureusement plus intéressé par sa carrière et son libertinage que par l'amour. Elle comprend alors la flamme d'un admirateur. Il ne veut pas l'entraîner à l'adultère. Leur double suicide marquera le triomphe de leur amour.

Le roman est un acte d'accusation contre le mariage tel que le Code Civil l'a institué. Le femme étant esclave, l'amour est banni. Seul l'amour de deux êtres parfaitement égaux peut donner à leur union la consécration de l'éternité.

Prévoyant les critiques, George Sand introduit le livre par une préface où elle se défend d'avoir voulu exposer des idées subversives ; elle a simplement rendu compte de la réalité¹. Elle précise en disant « qu'elle n'oserait pas encore porter la main sur les grandes plaies de la civilisation agonisante », ce qui souligne cependant son propos et annonce son combat². Indiana n'est que le portrait d'un être faible, opprimé par une civilisation cruelle³. Enfin, elle se défend d'avoir voulu envenimer les blessures trop cuisantes du joug social⁴.

Dix ans après, dans une nouvelle préface à Indiana, elle s'exprime cependant sous une forme lapidaire qui correspond à une formule de Marx.

¹ « Indiana », par George Sand, éd. d'aujourd'hui, 1976, p. 5.

² *Id.*, p. VI.

³ *Id.*, p. VIII.

⁴ *Id.*

La cause qu'elle défendait :

« C'est celle de la moitié du genre humain, c'est celle du genre humain tout entier ; car le malheur de la femme entraîne celui de l'homme, comme celui de l'esclave entraîne celui du maître »⁵.

En 1842, elle croit avoir trouvé la réponse, qui la range aux côtés des réformistes :

« Les conservateurs m'ont trouvée trop audacieuse, les novateurs trop timide. J'avoue que j'avais du respect et de la sympathie pour le passé et pour l'avenir et, dans le combat, je n'ai trouvé de calme pour mon esprit que le jour où j'ai bien compris que l'un ne devait pas être la violation et l'anéantissement mais la continuité et le développement de l'autre »⁶.

Souvent la première œuvre d'un auteur contient tout son message. Mauriac n'a-t-il pas dit qu'il avait toujours réécrit le même roman. Le mot pourrait fort bien s'appliquer à George Sand, malgré l'extrême diversité de sa production.

Indiana est un commencement et une rupture.

Un commencement. C'est le début d'une autobiographie touffue. Toujours George Sand se raconte et se pense. Elle ne croit ni à sa mission ni à son génie. Elle écrira pour gagner sa liberté et sa vie, pour dégager son cœur. Cette spontanéité fait tout son charme. Comme l'œuvre d'art, selon elle, doit embellir, elle se livre à une affabulation où d'aucuns ont cru déceler bien des mensonges, alors qu'il s'agissait, au delà d'une réalité qu'elle oubliait sans la trahir, d'une création : le personnage idéal de George Sand.

Une rupture. Indiana marque la libération personnelle de George Sand.

Il est bon, pour mesurer toute la portée de sa philosophie, de se reporter à sa vie.

2. Avant Indiana

En 1832, à 28 ans, George Sand a déjà un passé. Elle dit adieu à sa jeunesse et lance un grand cri dont l'écho la surprendra.

Elle a aimé son mari, Casimir Dudevant. Mariée à 18 ans, le 17 septembre 1822, elle pouvait écrire, peu après à une de ses compagnes de couvent :

⁵ *Id.*, p. XIV.

⁶ *Id.*, p. XIV.

« J'ai eu, comme toi, jusqu'au moment où je me suis attachée à Casimir, une triste opinion du mariage et si j'en ai changé, c'est à mon égard seulement et sans oser encore prononcer sur le bonheur qu'y trouvent les autres » ⁷.

Cette prudence, elle s'en explique dans des termes qui témoignent de la lutte intérieure qu'elle mène pour accepter sa soumission :

Mais aussi quelle source inépuisable de bonheur quand on obéit à ce qu'on aime ! Chaque privation est un nouveau plaisir. On sacrifie en même temps à Dieu et à l'amour conjugal, et l'on fait à la fois son devoir et son bonheur. Il n'y a plus qu'à se demander si c'est à l'homme ou à la femme de se refaire ainsi sur le modèle de l'autre et comme du côté de la barbe est la toute puissance, et que d'ailleurs les hommes ne sont pas capables d'un tel attachement, c'est nécessairement à nous qu'il appartient de fléchir à l'obéissance » ⁸.

Ici perce déjà cette opinion que, égaux en droit et en fait, l'homme et la femme sont cependant différents... et la préférence de George Sand va à la femme. Nous aurons l'occasion de voir que, dans tous ses romans, le beau rôle revient à la femme et que presque toujours, les hommes ne deviennent supérieurs que grâce à la formation qu'ils reçoivent d'elle.

Pendant les deux premières années de son mariage les lettres de George Sand reflètent l'amour sincère d'une épouse charmée et empressée. Tout conservateur qu'il fût, Casimir avait l'esprit libéral. Aurore Dupin lui était fort reconnaissante de ce qu'il lui ait demandé sa main à elle-même, non pas à sa mère, marquant dès l'abord un grand respect pour sa personne et pour ses sentiments ⁹.

Les choses cependant devaient se gâter. Casimir, prosaïque, trouvait fastidieux les efforts faits par Aurore pour l'intéresser à la science, aux lettres et aux arts et elle se révoltait contre ses penchants irrépressibles pour la bonne chère, les beuveries et les belles servantes.

Trois ans après son mariage, elle écrit un billet qu'elle reproduira dans son autobiographie :

« Monsieur chasse avec passion. Il tue des chamois et des aigles.
Il se lève à deux heures du matin et rentre la nuit. Sa femme

⁷ Correspondance George Sand, éd. George Lubin, Garnier, t. I, p. 104. Lettre du 30 janvier 1823 à Emilie de Wismes.

⁸ *Id.*, p. 103.

⁹ « Histoire de ma Vie », Œuvres autobiographiques de G.S., « La Pléiade », Gallimard, t. II, p. 26.

s'en plaint. Il n'a pas l'air de prévoir qu'un temps viendra où elle s'en réjouira » ¹⁰.

C'est le moment où elle fait la connaissance d'Aurélien de Sèze, neveu du défenseur de Louis XVI, jeune magistrat de Bordeaux, distingué et cultivé. Elle se prend pour lui d'une vive passion qu'elle veut platonique.

Aurore et Casimir font d'ailleurs des efforts pour se mieux comprendre et se rapprocher comme leur correspondance en apporte le touchant témoignage.

Quand Casimir découvre la place prise par Aurélien dans la vie de sa femme, celle — ci dans une lettre à Casimir, à la fois naïve et pathétique, après avoir fait le récit de la naissance et du développement de ses deux amours, propose de les équilibrer. Aurélien restera l'ami qui enrichira de ses apports spirituels une union qui n'en sera que plus solide. Casimir ne lui a-t-il pas pardonné?

« Il a la plus sublime des vertus... la confiance. Il ne craint point de passer pour un mari trompé, ma parole lui suffit » ¹¹.

A ce souvenir elle s'exalte:

« Je t'aimais plus que je ne t'avais jamais aimé, je regardais dans l'avenir, je me voyais vieillir, moi accoutumée depuis des années à désirer et à compter sur une mort prématurée. Je voyais mon existence embellie par toutes tes vertus, par ta tendresse, par l'éducation de mon fils » ¹².

Elle résume la situation par un raccourci qui ne manque pas d'audace:

« Si un autre vous séduit, vous plaît, vous enivre davantage, on n'en est pas moins disposé à le sacrifier, plutôt que de porter atteinte au bonheur de l'autre. On aime l'un davantage, on aime mieux l'autre » ¹³.

Le curieux pacte qu'elle proposait, coulé en articles de contrat, ne fut pas conclu. Casimir avait plus de bon sens qu'Aurore.

Les rapports avec Aurélien vont d'ailleurs se distendre. George Sand s'en explique avec beaucoup de franchise et de noblesse, dans « l'Histoire de ma vie » ¹⁴.

¹⁰ *Id.*, p. 61.

¹¹ Corr. t. I, p. 287. Lettre du 15 novembre 1825 à Casimir Dudevant.

¹² *Id.*, p. 286. Son fils *Maurice* est né le 30 juin 1823. G.S. s'en est beaucoup occupée et a vécu avec lui dans une étroite intimité. Avec quelque raison, peut-être, Maurice Toesca a intitulé le livre qu'il a dédié à ces rapports: « Le plus grand amour de George Sand ». Albin Michel, 1965.

¹³ *Id.*, p. 279.

¹⁴ « Histoire de ma Vie », pl ; t. II, p. 99.

Si elle acceptait un amour platonique, elle n'y pouvait contraindre son ami et souffrait cependant de ses infidélités. Les liens se détendront, et elle s'y résignera.

Elle avait d'ailleurs retrouvé à Paris, où son mari, sensible et compréhensif, lui permettait de se rendre librement, un ami de jeunesse Ajasson de Grandsagne qui l'avait initiée à l'anatomie. Leur camaraderie se changea en une intimité plus étroite, George éprouvant sans doute le besoin de compenser un amour trop éthéré et un attachement conjugal par des étreintes moins chastes ou moins vulgaires.

Il ne paraît pas douteux que son second enfant Solange, née le 13 septembre 1828, soit la fille naturelle de Stéphane Ajasson de Grandsagne ¹⁵.

Malheureusement, nous avons peu de documents sur les rapports de George Sand avec Aurélien de Sèze et avec Stéphane Ajasson de Grandsagne. La correspondance a presque complètement disparu, sans qu'on puisse prétendre qu'elle ait été détruite.

1830 marque pour George Sand l'ouverture sur le monde. La révolution l'enchantait mais surtout elle fait le 30 juillet la connaissance de Jules Sandeau qui deviendra le précepteur de son fils, mais aussi, très rapidement, son amant ¹⁶. Écrivain déjà coté, Jules Sandeau lui apporte cet équilibre qu'elle cherchait dans l'amour : la communion intellectuelle alliée aux plaisirs des sens.

Engagée au *Figaro* de Henri de Latouche ¹⁷ pour y écrire les « bigarures » (petits sujets, anecdotes) elle ne parvient pas à se limiter. Elle raconte : « Je barbouillais dix pages que je jetais au feu et où je n'avais pas dit un mot de ce qu'il fallait traiter » ^{18, 19}.

¹⁵ Cf. à ce sujet une note de Maurois dans son livre « Lélia ou la vie de George Sand », Hachette, 1952, p. 532 et une note de George Lubin. Corr. t. I, p. 76.

¹⁶ Jules Sandeau (1811-1883) écrit en collaboration avec G.S. « Le Commissionnaire » et « Rose et Blanche ». Après la rupture survenue au début mars 1833, il consacrera à son aventure avec G.S. un roman intitulé « Marianne » (1839). Célèbre surtout par son roman « Mademoiselle de la Seiglière » (1848) dont il tirera une pièce qui eut un grand succès. Collabore avec Emile Augier pour « Le gendre de Mr. Poirier » (1854). Elu à l'académie française en 1858.

¹⁷ Henri de Latouche. (G.S. écrit Delatouche) (1785-1851) a joué un grand rôle de promoteur littéraire. Le premier il a édité André Chénier. Il a été l'amant et le soutien de Marceline Desbordes-Valmore. Il a découvert G.S. et lancé Balzac. A l'époque, il dirigeait « le Figaro ».

¹⁸ « Histoire de ma Vie », Pl. t. II, p. 152.

¹⁹ André Maurois, dans « Lélia ou la Vie de George Sand » (Hachette, 1952) donne une autre version de ce texte : « Je ne savais ni commencer, ni finir dans ce rigide espace, et quand je commençais à commencer, c'était le moment de finir... Cela me mettait au supplice. » (p. 129). Il s'agit sans doute d'une confusion d'annotations, car le texte prêté par Maurois à G.S. est en réalité d'Alexandre Dumas

Entretiens, elle écrit, en collaboration avec Sandeau, deux romans : « Le Commissionnaire » et « Rose et Blanche ».

Lorsqu'elle sort Indiana, elle propose d'y associer leurs deux noms. Noblement, Jules Sandeau, qui a pris conscience de sa supériorité, lui en laisse toute la gloire.

Le succès éclate comme une bombe. George Sand était née, Jules Sandeau écrasé. Sollicitée partout, George Sand entre à la Revue des Deux Mondes, cette revue qui a bravé le temps et conserve sa haute classe. Elle livre ses copies avec une implacable régularité. Sandeau ne peut suivre. Leur amour n'y résiste pas. Finalement, c'est George qui coupe net, « comme un homme » dira Maurois²⁰. Jules Sandeau en fut profondément affecté et sa blessure ne guérit pas. George restera cependant pour lui un ami fidèle. Elle écrira cette phrase qui pourrait caractériser bien de ses retours sentimentaux : « Il n'aura jamais le droit de m'empêcher d'être sa mère »²¹.

Le 22 novembre 1834, elle rencontre Sandeau chez Papet²². Après des reproches réciproques sur les ragots que l'on colporte sur ce que l'un a dit de l'autre, George demande à Jules de ne pas l'éviter. Ils se réconcilient.

Lorsque Sandeau posera sa candidature à l'Académie, elle le soutiendra et elle sera présente à sa réception pour l'acclamer.

Après ce bref rappel des antécédents d'Indiana dans la vie de George Sand, nous pouvons plus aisément pénétrer sa pensée.

3. L'union des sexes

Lorsque George Sand relate dans son journal, le 22 novembre 1834, sa rencontre avec Jules Sandeau, elle se pose la question de savoir quel

père. (« Mes mémoires », t. V, Gallimard, p. 399). Il est encadré par ces réflexions : « L'auteur futur d'« Indiana », de « Valentine » et de tant d'autres merveilles, ne savait pas être court... Sur dix articles que donnait G.S. à son rédacteur en chef, souvent pas un seul ne pouvait servir, et longtemps il allumera son feu avec de la copie qui — G.S. l'affirme — n'était bonne qu'à cela. Et cependant, chaque jour il lui disait : « Ne vous découragez pas mon enfant. Vous ne pouvez pas faire un article en dix lignes ; un jour vous ferez des romans de dix volumes ».

²⁰ « Lélia ou la vie de George Sand », par André Maurois, Hachette, 1952, p. 158.

²¹ Lettre à Emile Regnault du 6 mars 1833. Corr., t. II, p. 273. *Emile Regnault* était un condisciple de Sandeau. Ayant pris son parti au moment de la rupture, ses relations avec G.S. cessèrent assez vite.

²² *Gustave Papet* (1812-1872). Voisin de G.S. dans le Berry, fermier et médecin, il est l'un des plus fidèles amis de George qui lui a dédié « Mauprat ».

a été son grand amour. « Aurélien?, c'est le plus beau de mon cœur. Mais un amour sans union des corps, c'est mystique et incomplet » ²³.

Quand elle reprochera à l'église catholique d'avoir glorifié la chasteté, elle n'en condamnera pas moins l'amour réduit à sa réalité physique.

« Le catholicisme qui n'a songé qu'à empêcher la gaudriole, c'est-à-dire à restreindre la nature, nous a trop habitués à faire cas de la chasteté. Nous donnons à ces choses là une importance grotesque! Il ne faut plus être ni spiritualiste, ni matérialiste, mais *naturaliste*. Isis me paraît au dessus de la Vierge, comme de Vénus » ²⁴.

Elle ne dissociera jamais l'amour physique de l'entraînement sentimental. Si elle a tenté l'expérience avec Casimir et Aurélien, elle en a compris toute la vanité après son aventure avec Musset et Pagello ²⁵. On a écrit, trop écrit, sur cette tragique idylle. Je voudrais simplement rappeler que, surprise par Musset, elle lui offrira, comme à Casimir, une sorte de ménage à trois, où les deux hommes auraient un rôle différent.

Lorsque Pagello se préparera à partir sur la pointe des pieds et que George essaye d'éloigner d'elle à nouveau Musset qu'elle a revu et à qui l'opposent des scènes violentes, elle lui écrit:

« Je l'aimais (Pagello) comme un père, et tu étais notre enfant à tous deux... Adieu donc le beau poème de notre amitié sainte et de ce lien idéal qui s'était formé entre nous trois, lorsque tu lui arrachas à Venise l'aveu de son amour pour moi et qu'il te jura de me rendre heureuse. Ah! cette nuit d'enthousiasme où, malgré nous, tu joignais nos mains en nous disant: Vous vous aimez et vous m'aimez, pourtant vous m'avez sauvé, âme et corps! » ²⁶.

Ce qu'elle attribue à Musset vient évidemment d'elle, mais elle reconnaîtra aussitôt que ce n'était qu'un rêve impossible.

²³ Journal Intime. Œuvres autobiographiques. La Pléiade, t. II, p. 966.

²⁴ Lettre à Flaubert du 17 novembre 1866. Corr. Flaubert-Sand, Flammarion, 1981, p. 97.

²⁵ Pagello (1807-1898) Docteur à Venise où il soigne Musset et devient, fin février 1834, l'amant de G.S. Il l'accompagne à Paris au mois d'août et repart fin octobre. Sur ses amours avec G.S., Pagello a toujours été d'une chevaleresque discrétion à laquelle nous devons malheureusement la perte d'une abondante correspondance. Cf. Anamarosa Poli: « L'Italie dans la vie de George Sand » (Armand Colin, 1960, pp. 382 à 404); et Joseph Barry: « George Sand et le scandale de la liberté » (Le Seuil), 1982, pp. 182 à 192).

²⁶ Lettre du 7 septembre 1834. (Corr., t. II, pp. 693 et 695).

Lorsque, en 1834, elle publiera « l'Histoire de ma vie », elle notera, faisant allusion à sa séparation d'avec Sandeau :

« ... Je regarde comme un péché mortel non seulement le mensonge des sens dans l'amour, mais encore l'illusion que les sens chercheraient à se faire dans les amours incomplets. Je dis, je crois qu'il faut aimer avec tout son être, ou vivre, quoiqu'il arrive, dans une complète chasteté. Les hommes n'en feront rien, je le sais ; mais les femmes qui son aidées par la pudeur et par l'opinion, peuvent fort bien, quelle que soit leur situation dans la vie, accepter cette doctrine quand elles sentent qu'elles valent la peine de l'observer » ²⁷.

Cette réflexion lui est dictée par sa répulsion pour le réalisme noir de Balzac, contre lequel elle s'est toujours insurgée, et notamment au sujet de « La Cousine Bette » qu'elle trouve cyniquement amoral.

La versatilité amoureuse de George Sand a souvent amené les exégètes à attribuer la diversité de ses expériences à une révolte contre la frigidité. « Lélia » — type de la femme frigide — dont André Maurois reprend le nom comme titre de son livre sur George Sand, fera naître en 1833 ce qui n'est qu'une légende.

Les témoignages de la vitalité sexuelle de George Sand abondent. L'ardeur charnelle la plus profonde est sans doute celle qui l'a liée à Michel de Bourges ²⁸. Ce qui subsiste de sa correspondance en fait foi. Ses lettres sont parfois d'une virulente crudité comme l'attestent ses lettres à Michel de Bourges pendant son séjour en Suisse avec ses amis, Liszt et Marie d'Agoult :

« Je fais encore dix lieues à pied, et en me jetant le soir dans un lit d'auberge, je songe encore que le sein d'un homme adoré est le seul oreiller qui reposerait à la fois l'âme et le corps. Cependant, j'ai gardé une sérénité dont mes chers amis Franz et Marie eux-mêmes ont été dupes » ²⁹.

²⁷ Pl., t. II, pp. 295 et 297.

²⁸ *Michel de Bourges* (1797-1853) avocat républicain d'une fouguese éloquence, il plaide dans de nombreux procès politiques sous le règne de Louis-Philippe. G.S. fit sa connaissance en avril 1835. Devenu son amant, il plaida avec succès, son procès en séparation de corps d'avec Casimir Dudevant, La liaison prit fin en 1837. Michel était marié et retenu à Bourges par sa profession. G.S. lui reprocha sa froideur mais aussi une propension à la violence en politique. Sa 6^e lettre d'un voyageur d'avril 1835 lui est dédiée.

²⁹ Il s'agit de Franz Liszt et de sa maîtresse Marie d'Agoult. G.S. avait fait un séjour avec eux en Suisse. Ils cohabiteront encore dans la suite à Paris et à Nohant.